

Ce fut alors que le marmiton repassa en chantant : « Voilà le plaisir, mesdames! Voilà le plaisir! »

— Mon bonhomme, lui dit Monjoyeux, on ne vient donc pas ouvrir quand on sonne à cette porte?

— Non, monsieur, j'ai souvent vu sonner mais je n'ai jamais vu ouvrir.

— L'hôtel n'a pas une autre porte pour sortir?

— Non, monsieur. De l'autre côté c'est le jardin de l'hôtel Bobrinski.

Monjoyeux, presque effrayé d'abord d'avoir sonné, s'irrita de voir qu'on ne venait pas lui ouvrir la porte. Et pourtant il n'avait pas la prétention d'entrer dans cette maison mystérieuse où on ne voyait passer que des femmes.

— Messieurs, dit-il à ses amis, allons dîner, voilà le plaisir des hommes. Nous parlerons du plaisir des dames.

On entendait encore au loin le marmiton chanter : « Voilà le plaisir, mesdames! Voilà le plaisir! »

III

Frappez et on n'ouvrira pas

D'Ayguesvives, qui était le plus curieux des quatre, résolut de pénétrer le mystère du petit hôtel du *Plaisir-Mesdames*.

Le lendemain il écrivit ce billet :

A Monsieur le propriétaire de la maison de la rue Lord Byron, n° 12.

Monsieur,

Votre petit hôtel est-il à vendre ou à louer? J'ai une tante qui ferait des folies pour habiter là.

Et après les formules accoutumées, il avait signé, cacheté et mis à la poste.

Le lendemain il reçut ce mot au bas de sa lettre :

Non, monsieur, mon hôtel n'est ni à vendre ni à louer.

Sans regrets ni compliments.

Point de signature.

Il comprit qu'on avait voulu se délivrer d'un curieux ; il se le tint pour dit et il dressa ses batteries d'un autre côté.

Il connaissait la comtesse Bobrinskoï, cette grande dame russe qui a apporté à Paris, avec ses marbres italiens, ses tableaux flamands et ses meubles en porcelaine de Saxe, l'art perdu des anciennes causeries. Il alla pour la voir, mais il ne trouva chez elle qu'un de ses amis, un peintre italien, Raimondo Marchio, qui a peint à Naples les plus beaux plafonds du Palais-Royal. Il ne fit pas de façons pour répondre aux questions de d'Ayguévives, il le conduisit dans le jardin qui séparait les deux hôtels.

— Est-ce qu'on ne se met jamais à la fenêtre ? demanda d'Ayguévives.

— Jamais. Une seule fois j'ai vu trois dames,

de vraies dames, que j'aurais voulu peindre tant elles représentaient mon idéal pour les trois vertus théologiques que le Pape m'a demandées.

— Ce sont donc des dames de charité ?

— Non, mais elles étaient groupées avec un abandon charmant, s'appuyant l'une sur l'autre dans la désinvolture italienne. Celle du milieu était la plus belle : celle-là je l'ai reconnue, car elle habite les Champs-Élysées.

— Mais qui est-ce qui habite l'hôtel ?

— Oh ! pour cela nous n'en savons rien. Il est d'ailleurs si peu habité, qu'on appelle cela un pied-à-terre.

— Ma foi c'est un joli pied. Connaissez-vous le propriétaire ?

— Oui, un original de la rue du Cherche-Midi à quatorze heures. La comtesse a voulu lui acheter ce petit hôtel pour agrandir son jardin. Il lui a répondu ceci, ou à peu près : Madame, je suis au soleil et vous êtes à l'ombre, je suis Diogène et vous êtes Alexandre, je ne vends pas mon soleil.

D'Ayguévives comprit qu'on ne saurait rien par un pareil propriétaire.

— Croyez-vous que ces dames paient leur loyer?

— Sans doute, mais je n'ai pas vu en quelle monnaie.

D'Ayguesvives regarda le peintre italien.

— Mais vous êtes convaincu que ce sont des femmes du monde?

— Oui, mais panachées de quelques femmes du demi-monde, car il y a quelques jours il m'a bien semblé reconnaître une ci-devant déesse des Bouffes, sans compter que mademoiselle Thérèse y a chanté ses chansons.

— Ce doit être fort amusant ce petit intérieur-là! Est-ce que ces dames ne lancent pas des invitations? Je voudrais bien m'inscrire.

— Oh non! Il paraît qu'on s'amuse entre soi.

Tout en regardant le petit hôtel, d'Ayguesvives était de plus en plus convaincu qu'on avait bien choisi pour se cacher. Certes, ce n'était pas là une maison de verre. A gauche et à droite un pignon sans fenêtre; au nord un jardin étranger, celui de la comtesse, mais masqué par la serre au rez-de-chaussée et les persiennes du premier étage; au midi une

façade visible, mais au bout d'un jardin inaccessible.

D'Ayguesvives s'en alla comme il était venu, sans se vanter à ses amis qu'il avait si bien cherché pour ne rien trouver.

— C'est égal, se disait-il avec impatience, je ne désespère pas d'avoir le mot de cette énigme.

Il alla voir madame de Montmartel pour poser des points d'interrogation. Mais de même qu'il avait tourné autour de l'hôtel sans pouvoir y entrer, il tourna vainement autour de l'esprit de la belle railleuse. Elle lui dit :

— Vous connaissez le mot du bon Dieu :

« Frappez et on vous ouvrira. » Mais moi je ne suis pas le bon Dieu : on frappe et je n'ouvre pas.

IV

Qui attendait ces dames ?

Madame de Montmartel posait depuis huit jours chez mademoiselle de Saint-Réal, qui sculptait son buste.

Quoique madame de Montmartel fût du meilleur monde, elle ne faisait pas de façons pour voir des femmes bien nées et mal vues. Elle aimait celles qui l'amusaient. Par exemple, son mari lui avait défendu de recevoir madame de Campagnac, sa tante, après sa séparation de corps, mais elle s'était moquée de M. de Montmartel. Chez madame de Campagnac elle s'était passionnée pour la figure romanesque de Violette, que sa tante lui présenta

sous le nom de mademoiselle de Parisis. Quand elle posa, pour la première fois, dans l'atelier de mademoiselle de Saint-Réal, une de ses amies de couvent, la jeune artiste lui avait reparlé de Violette comme de la créature la plus charmante qui fût au monde. Elle lui avait conté le drame d'Ems et celui du lac Majeur, en un mot toutes les péripéties du roman de Violette.

La comtesse alla donc ce jour-là à l'atelier de cette extravagante Bérangère de Saint-Réal, célèbre par son amour pour le prince Rio plus encore que par la bizarrerie de son talent où il y a du Pradier et du Clésinger.

Elle y rencontra la marquise de la Chanterie, qu'elle avait à peine entrevue jusque-là. Quoiqu'elle sût bien l'histoire de la chanoinesse rousse, elle fut très gracieuse avec elle, comme si elle fût charmée de la rencontre.

On s'entendit pour dire du mal des hommes, on eut beaucoup d'esprit, on promit de se revoir.

Toutes les femmes romanesques de Paris, quoique souvent séparées par d'anciennes frontières que le monde décide infranchissa-

bles, finissent toujours par se connaître — ou plutôt par se reconnaître, tant elles se retrouvent les unes dans les autres. — Il est impossible de nier les races, comme il est impossible de nier les sympathies. Il y a à Paris cent mondes divers. Si l'hôtel Rambouillet n'était pas fermé, on y dessinerait aujourd'hui une belle géographie, avec la carte du Tendre, revue, corrigée et augmentée.

Le lendemain, madame de Montmartel, mademoiselle de Saint-Réal et la marquise de la Chanterie entrèrent dans l'hôtel du *Plaisir-Mesdames*.

Qui les attendait là ?

— C'est l'abbé Rio, le prince Rio, comme le monde est gouverné par les courtisanes. Voyez, nous sommes dans un des plus beaux salons de Paris, la maîtresse de la maison est la question des courtisanes du monde.

Le soir même, toutes ces dames se retrouvaient dans un bal quasi-officiel, en compagnie de cent femmes à peine, mais la fleur des fèves, cette fleur qui porte à la tête.

Le prince Rio, le marquis de Villeroy, Albert de Berthald, Monjoyeux, Georges de Harken, le vicomte de Miravault, s'étaient réunis dans le coin d'un grand salon pour dire du mal de leur prochain.

On vit entrer tour à tour la chanoinesse rousse, mademoiselle de Saint-Réal, la comtesse de Montmartel, madame d'Argicourt, la marquise d'Albi, lady Nelson, la duchesse de